

Enchaînait une foule immense  
 A des ouvrages de géant :  
 Leurs noms sont disparus, et dans les pyramides,  
 Le pâtre ne voit plus que des crânes arides,  
 Derniers restes de leur néant.

Napoléon, ce dieu que portait la victoire,  
 Qui subjugua l'Europe et l'Asie en courant,  
 Et, traînant tous les rois au pied de son prétoire,  
 Faisait courber leur front tremblant,  
 Disposait à son gré des sceptres, des couronnes,  
 Et leur distribuait les trônes  
 De son trône continental,  
 Napoléon tomba de cette haute cime :  
 Un noir écueil reçut le colosse sublime  
 Lancé loin de son piédestal.

Oui, monde, tes grandeurs ne sont qu'une chimère,  
 Ta gloire n'est qu'un leurre, et tes plus doux plaisirs  
 N'offrent au cœur déçu qu'une joie éphémère,  
 Que suivent mille repentirs.  
 Mais des élus de Dieu la gloire est immortelle,  
 Leur joie est sans cesse nouvelle,  
 Toujours nouveaux sont leurs transports ;  
 Plongés dans l'océan de la divine essence,  
 Ils possèdent tout bien, et leur intelligence  
 De tout être voit les rapports.

Ah ! ces trésors n'ont pas de terme qui les nomme,  
 A nos yeux, à nos cœurs ils restent inconnus,  
 Et malgré ses efforts jamais l'esprit de l'homme  
 N'entrevoit les biens des élus.  
 Mais nous savons, ô Saints, ici-bas votre gloire ;  
 Car vos restes, votre mémoire  
 Reposent aux sacrés autels.  
 Vous êtes vénérés sur tous les points du globe,  
 Ces honneurs que le temps aux rois sitôt dérobe,  
 Pour vous, élus, sont éternels.